

A La Monnaie, la beauté et la cruauté à l'état brut

Romeo Castellucci met en scène le « Requiem » de Mozart à La Monnaie. Comme toujours, sans concession.

CRITIQUE

GAËLLE MOURY

Le *Requiem*, ou messe des morts, est une forme musicale ayant donné naissance à de nombreux chefs-d'œuvre. En tête : l'incorruptible *Requiem* de Mozart, entré dans la légende non seulement grâce à sa formidable puissance symphonique mais aussi à cause des circonstances dans lesquelles il vit le jour. L'œuvre fut en effet composée par Mozart en 1791, l'année de sa mort, largement laissée inachevée et complétée par des élèves et amis (notamment Franz Xaver Süssmayr) sous l'impulsion de sa veuve Constance, qui espérait bien toucher l'argent promis au compositeur.

Englobante, parfois submergeante, cette partition pousse l'émotion à son paroxysme. Une musique immédiate, qui se suffit à elle-même, qui n'a pas besoin de fioritures. Et ça, Romeo Castellucci l'a bien compris. Créée en 2019 au Festival d'Aix-en-Provence, sa version



Dans un décor épuré, Castellucci met en perspective les comportements humains.

© BERND UHLIG.

du *Requiem* retrouve la scène à La Monnaie jusqu'au 14 mai. Et comme toujours, le metteur en scène italien se rapproche de l'essence de l'œuvre pour en proposer son interprétation. Pour la

faire résonner en chacun d'entre nous. Se débarrassant des conventions du monde lyrique quitte à perturber certains spectateurs.

De la vie à la mort

Alors que la salle est plongée dans une obscurité extrême, le rideau s'ouvre sur une vieille dame seule, en chemise de nuit, regardant les informations à la télévision dans un décor épuré et morne, qui répond à la puissance dramatique de la musique. Au loin, les voix célestes du chœur dessinent une atmosphère solennelle et émouvante, notamment à travers des chants grégoriens qui introduisent le spectacle, avant l'« Introitus » du *Requiem* à proprement parler.

Castellucci l'assure :

ce « Requiem » célèbre la vie, à l'image de l'espoir qui renaît, après la destruction totale, sous les traits d'un enfant

Castellucci choisit ensuite de déployer un « Atlas des grandes extinctions », sa lettre d'adieu à la faune, la flore, la culture, l'histoire détruites par l'humanité. En fond de scène, les noms défilent : d'abord celui des trilobites, des arthropodes marins disparus il y a 250 millions d'années, puis ceux d'autres espèces animales, de plantes disparues, qui laisseront ensuite place aux religions, à des réalités moins concrètes (l'amitié...) ou à des lieux de culture comme... le théâtre de Marioupol ou celui de La Monnaie. Ce *Requiem*, Castellucci l'a pensé comme « une illustration de la crise humanitaire rampante qui génère en permanence l'extinction humaine ». Une humanité qui abîme le monde et les choses qui l'entourent, ce qui donne lieu à des scènes cruelles et malaisantes comme celle où une petite fille est badigeonnée

de toutes sortes de substances avant d'être pendue au mur telle une poupée de chiffon. Une scène dure et violente... mais servant en même temps le propos.

Et de la mort à la vie

Sur scène, les résonances avec le texte sont nombreuses et parfois subtiles. Castellucci déconstruit les paroles, les dissèque, les met en perspective. Les couleurs, la fête et le folklore envahissent l'espace, avant de faire place à la noirceur, à une fresque de corps allongés au sol, renversés un à un par la carcasse d'une voiture. Une collection d'images choc, fortes, perturbantes, dérangeantes. Saupoudrées parfois d'une touche d'humour noir ou même d'une dérision extrême du spectacle lyrique. Une proposition qui peut paraître sombre, tant elle fait résonner en nous nos craintes les plus extrêmes. Mais Castellucci l'assure : ce *Requiem* célèbre la vie, à l'image de l'espoir qui renaît, après la destruction totale, sous les traits d'un enfant.

Pour répondre à la formidable vision artistique du metteur en scène, celle du chef français Raphaël Pichon, à la tête de ses remarquables orchestre et chœur Pygmalion. Sa vision est claire, appuie subtilement le dramatisme de la partition sans le rendre lourd, utilisant d'ailleurs les silences comme des alliés. On ne peut d'ailleurs que féliciter les chanteurs, qui en plus de livrer une prestation vocale impeccable se muent aussi en danseurs et en performeurs.

Autant de qualités qui font de ce *Requiem* un des spectacles incontournables de ce mois de mai. Un spectacle audacieux, perturbant, que le spectateur se prend en plein visage. Mais c'est ce qui fait toute sa force et toute sa pertinence.

« Requiem », mis en scène par Romeo Castellucci et dirigé par Raphaël Pichon, à La Monnaie jusqu'au 14 mai. Infos : www.lamonnaie.be.

« In Solidum » : vis ma vie d'arnacœur

Avec cette histoire d'amitié sur fond d'arnaque sentimentale, le .jpeg collectif creuse les (dés)illusions de la jeune génération, court-circuitées par une ère numérique où tout est à portée de clic.

CRITIQUE

CATHERINE MAKEREEL

Ils étaient jeunes. Ils étaient beaux. Ils pensaient tenir le monde dans leur main. Et puis, tout a basculé. A la fin de l'été, grisés par leur sentiment de toute-puissance, ils vandalisent la villa de vacances qu'ils ont louée dans le sud de la France. Un sérieux dérapage qui leur vaut, un an plus tard, d'être jugés coupables de vandalisme et sommés de payer 122.475 euros de dommages et intérêts. Cette dette qui les lie porte un terme juridique (qui donne son titre à la pièce du .jpeg collectif) : *In Solidum*, signifiant que chacun est responsable pour le tout envers le créancier.

En gros, les cinq amis d'enfance sont pieds et poings liés dans cette galère. Tous ensemble. Et ce n'est pas le petit boulot de livreur à vélo, qu'a entamé l'un d'eux, qui va les sortir de la mouise. Pourquoi ne pas se lancer dans l'escroquerie virtuelle ? Une petite arnaque sentimentale par-ci, un petit cyberchantage par-là. A peine quelques centaines d'euros extorqués à celle-ci. Juste



Des jeunes paumés dans un monde où tout est à portée de clic. © DR

un petit mensonge glissé à celui-là. Au départ, ces arnacœurs 2.0 se prennent pour les Robins des Bois de la Toile, pour des aventuriers mus par une noble cause : la redistribution des richesses. Mais très vite, l'afflux de cet argent facile éclipse les quelques règles plus ou moins éthiques qu'ils s'étaient fixées au début.

A mesure que leur petite entreprise ne connaît pas la crise, ils s'érigent en self-made-men, en rigoureux businessmen d'un modèle qui exploite sans vergogne les âmes les plus fragiles des sites de rencontres et autre plateformes internet à coups de faux profils et autres techniques de hameçonnage de plus en plus industrielles.

Mirages consuméristes

Peu à peu, les cinq potes vont perdre pied. Scotchés à l'écran, ils n'ont plus de vie en dehors de ces embryons de relations sentimentales mensongères par écran interposé pour se faire toujours plus d'argent. Même leur amitié se disloque, abîmée par la jalousie, les soupçons, la fatigue, le remords. On vous

laisse évidemment découvrir la suite et la chute (dans tous les sens du terme) de ce thriller cynique à souhait. Collectivement mise en scène, la pièce de Siam de Muylder, Manoël Dupont, Jérémy Lamblot, Léopold Terlinden et Habib Ben Tanfous avance à vive allure.

Ouvrant de multiples portes (un peu trop ?), *In Solidum* creuse en filigrane le désarroi d'une génération paumée dans une société qui a atomisé les codes de l'amour ou du travail. Aveuglés par les mirages consuméristes, déboussolés par les règles anarchiques d'un monde numérique globalisé où tout est à portée de clic, ces cinq jeunes semblent avoir capitulé sur le plan des contacts humains.

Un constat résolument noir heureusement allégé par un humour omniprésent, comme dans cette vidéo hilarante de la reine Mathilde qui alerte les jeunes sur les dangers du cyber-harcèlement dans un message suintant de mièvre condescendance. Respiration comique dans un portrait bien sombre.

Jusqu'au 7/5 au Théâtre de Poche, Bruxelles.



scènes
**Kunstenfestival-
desarts 2022**
Trois semaines de
théâtre et de danse

cinéma
Natural Light
de Dénes Nagy
avec Ferenc Szabó
et Tamás Garbacz



arts
L'univers
fascinant de
**Sébastien
Pauwels**

